Épisode 3 :

La famille

La vie d'un hameau du Pays de Gex
dans les années 1950

Papa, moi-même, oncle Mile, cousine Violette

Bernard Escoffier

Feigères - La Famille

Bernard Escoffier

2026

Feigères - La Famille

1. Introduction
2. Mon grand-père paternel: Louis Antoine ESCOFFIER
3. Ma grand-mère paternelle: Marie Augustine Antoinette ESCOFFIER née FOL
4. Mon grand-père maternel: Marius Dumuid
5. Ma grand-mère maternelle: Hélène DUMUID née FOL
6. Mon père, Camille Auguste ESCOFFIER
7. Ma mère, Laure Violette ESCOFFIER, née DUMUID
8. Mon grand-oncle Émile ESCOFFIER
9. La cousine Violette DUMUID
10. Mon frère: Jean-Claude Escoffier
11. Ma sœur: Simone Escoffier
12. La famille d'Écorans
13. Tante Marcelle
14. Oncle Eugène
15. Tante Marinette
16. Oncle Jean
17. Conclusion épisode 3

1. Title Page
2. Cover
3. Table of Contents

Introduction

Le fil des souvenirs et les anecdotes que je m'en vais vous conter se nouent sur une période de quatorze belles années, entre 1952, l'année de ma naissance, et 1966. C'est cet été-là que j'ai quitté le nid et la maison familiale pour entrer en apprentissage à Gex, à l'hôtel-restaurant Le Florimont, chez Monsieur et Madame Nabaffa.

En me lisant, vous surprendrez parfois des visages différents à une même pièce ou à certains recoins de la demeure. C'est que la partie habitation a connu une grande métamorphose en 1960, l'année de mes huit ans. Avant cette date, la vie y était encore rude, rythmée par les gestes anciens. Après 1960, le confort moderne a poussé notre porte: nous avons vu arriver une vraie salle de bains et, luxe suprême, des toilettes à l'intérieur. L'électricité a été refaite à neuf, parsemant les murs des précieuses prises nécessaires aux premiers appareils ménagers, tandis qu'une plomberie digne de ce nom venait enfin animer la cuisine, l'eau courante remplaçant les corvées de seaux. Quant au chauffage central, il devra encore attendre quelques années pour faire son apparition dans la maison; mais à cette époque, j'avais déjà quitté le foyer.

C'est ce chemin, entre l'ancien temps et le nouveau monde, que je vous invite à suivre à mes côtés.

Je remercie ma sœur Simone pour les photos que je ne possédais pas, ainsi que pour le site de la cousinade de 2007.

http://calades.free.fr/index.htm

Vous trouverez sur ce site une mine d'informations et de photos concernant la famille ainsi que les principaux abres

généalogiques des familles. Merci à elle pour cet énorme et impressionnant travail.

Remarque: dans le premier épisode, j'ai raconté l'anecdote du char à échelle que des farceurs avaient placé au sommet du toit d'une ferme. Mais un souvenir m'est revenu depuis: cela ne s'était pas passé à Feigères, comme je l'avais écrit, mais à Choudans, un hameau de la commune de Saint-Jean-de-Gonville, situé en contrebas de Feigères, à environ deux kilomètres.

Mon grand-père paternel: Louis Antoine ESCOFFIER

Je ne l'ai pas connu. Il est décédé en 1927, à l'âge de quarante ans seulement, laissant derrière lui cinq enfants. Le dernier n'avait qu'un an.

Je ne connais pas exactement les causes de sa mort. Je sais seulement qu'il est mort de maladie, et non d'un accident. À cette époque, dans nos campagnes, on parlait peu de ces choses-là aux enfants. La maladie entrait dans les maisons comme une fatalité, et l'on continuait ensuite comme on pouvait, parce qu'il fallait nourrir les enfants, tenir la ferme, faire face aux saisons et au travail de chaque jour.

Sa disparition a été un rude coup pour toute la famille. Mourir à quarante ans, avec cinq enfants encore petits, c'était laisser une maison en plein désarroi. D'ailleurs, à la suite de ce décès, mon père a été placé chez sa tante à Feigères et a quitté sa mère et ses frères et sœurs. Aujourd'hui, en y repensant, je mesure mieux ce que cela représentait: non seulement la peine de perdre un mari et un père, mais aussi l'inquiétude du lendemain, dans une époque où la vie ne faisait pas beaucoup de cadeaux aux familles paysannes.

Mémé Marie

Ma grand-mère paternelle: Marie Augustine Antoinette ESCOFFIER née FOL

Ma grand-mère paternelle s'appelait Marie Antoinette Augustine Fol, elle est née en 1892 et est décédée en 1984 à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Elle s'est retrouvée veuve à trente-cinq ans, avec cinq enfants à charge. Il fallait avoir du courage pour affronter une telle épreuve. Dans ces annéeslà, une femme seule avec des enfants ne pouvait pas se permettre de s'effondrer. Elle devait tenir debout, continuer, organiser la vie, faire avec peu, et garder la famille rassemblée autant que possible.

Elle a vécu une grande partie de sa vie à Écorans, où habitait le reste de la famille Escoffier. Puis elle est partie vivre à Bellegarde, avec sa fille Marinette, jusqu'à la fin de sa vie. Nous ne la voyions pas très souvent. On la retrouvait surtout lorsque nous allions dans la famille à Écorans, le dimanche. Elle venait aussi quelquefois passer quelques jours chez nous, à Feigères. Sa présence apportait alors quelque chose de particulier à la maison: celle d'une ancienne génération, marquée par les épreuves, mais aussi par une grande dignité.

Je garde d'elle le souvenir d'une grand-mère que l'on voyait de temps en temps, sans toujours comprendre, lorsque l'on était enfant, tout le poids de ce qu'elle avait traversé. Ce n'est que bien plus tard que l'on mesure la force silencieuse de ces femmes-là. Elles ne racontaient pas toujours leurs peines, mais leur vie entière en portait la trace.

Pépé Marius

Mon grand-père maternel: Marius Dumuid

C'était mon grand-père, mais aussi mon parrain. Il est né en 1886 à Morges en Suisse, il est mort en 1966 à Prilly (Nyon) à l'âge de 80 ans alors que j'avais quatorze ans, et pourtant il a gardé, dans ma mémoire, une place tout à fait particulière.

Il habitait avec ma grand-mère à une cinquantaine de mètres de la maison de mes parents. Quand j'étais petit, j'étais très souvent avec lui. Il faisait partie de mon paysage quotidien, comme la cour, les chemins, les bêtes, la fontaine et les maisons du village. Sa présence m'était familière, rassurante, presque naturelle.

Il était suisse, vaudois, originaire de Monnaz, près de Morges. Son père était boulanger et avait décidé de venir en France, dans le Pays de Gex, au début des années 1900, pour devenir paysan. Mon grand-père et l'un de ses frères étaient venus également. Comme beaucoup à cette époque, ils avaient quitté leur pays d'origine non par goût de l'aventure, mais parce qu'il fallait travailler, trouver sa place et gagner sa vie.

Mon grand-père travailla d'abord comme palefrenier dans une ferme de Véraz, près de la pisciculture, sur la commune de Chevry. C'est lors d'un bal du samedi soir qu'il rencontra ma grand-mère, qui vivait à Feigères. C'était probablement le bal de la vogue de Feigères, en novembre, à la Sainte- Catherine. On imagine facilement ces bals d'autrefois, simples et populaires, où les jeunes gens des villages voisins se retrouvaient après la semaine de travail. On y venait pour danser, pour parler, pour rire un peu, et parfois une vie

entière commençait là, au son d'un accordéon ou d'un petit

orchestre de campagne.

Mon grand-père garda toute sa vie sa nationalité suisse et sa religion protestante. À cette époque, le mariage entre un protestant et une catholique n'était pas toujours bien vu. Je crois que cela a été difficile pour eux. Les mentalités étaient plus fermées qu'aujourd'hui, surtout dans les villages, où chacun connaissait les affaires des autres et où les différences de religion pesaient encore lourd.

Après leur mariage, mes grands-parents partirent vivre à Vanchy, sur la commune de Coupy. Mon grand-père avait trouvé du travail à la Société générale des phosphates de la Valserine et du Rhône, une usine de phosphate située à Arlod, près des Pertes du Rhône. Ce lieu est aujourd'hui noyé sous les eaux de retenue du barrage de Génissiat. On ne peut revoir les anciennes Pertes du Rhône que lors des vidanges du barrage, et le spectacle est impressionnant. On devine alors ce qu'était ce Rhône sauvage, encaissé, puissant, avant d'être retenu par le béton.

Le travail à l'usine de phosphate était dur, pénible, et sans les protections que l'on connaîtrait aujourd'hui. Selon ce qui s'est toujours raconté dans la famille, ses poumons en furent abîmés. Toute la suite de sa vie, sa santé resta fragile. Il souffrit pendant plusieurs années, jusqu'à en mourir.

Mes grands-parents vécurent à Vanchy de 1922 à 1928, puis à Essertoux, de 1928 à 1934, toujours près de Bellegarde, mais de l'autre côté du Rhône, en Haute-Savoie.

Mon grand-père était resté très attaché à son canton de Vaud. Cette nostalgie ne l'avait jamais quitté. Lorsqu'il fut gravement malade, il voulut être soigné à l'hôpital de Nyon. C'est là qu'il mourut. Il fut enterré au cimetière de Nyon, qui domine le lac Léman. Il y avait là, sans doute, une forme de retour vers son

pays, vers cette terre vaudoise qu'il n'avait jamais vraiment cessé de porter en lui.

Après avoir quitté l'usine en 1934, mes grands-parents partirent reprendre une ferme en fermage sur la commune de Viry, en Haute-Savoie. Je crois que cette ferme s'appelait La Tuilière, ou peut-être La Repentance, je ne me souviens plus exactement. C'était une ferme isolée, à l'écart du village. Certains de ses terrains se trouvaient du côté suisse, de l'autre côté de la frontière, toute proche. Lorsque la frontière fut fermée pendant la Seconde Guerre mondiale, la ferme se trouva ainsi amputée d'une partie de ses terres. Cela devait compliquer encore davantage la vie quotidienne, dans une période où rien n'était simple.

Pendant la guerre, mon grand-père racontait qu'il lui était arrivé de cacher, dans ses mates de foin, des personnes qui fuyaient pour se réfugier en Suisse. Il connaissait les lieux par cœur: les chemins, les passages, les haies, les coins discrets, et aussi les habitudes des rondes allemandes. La nuit, il les aidait à passer de l'autre côté. Il ne faisait pas de grands discours là-dessus. Les hommes de cette génération racontaient ces choses simplement, presque comme s'il s'agissait d'un service rendu à un voisin. Mais il fallait du courage, et aussi une bonne connaissance du pays.

Lorsque j'avais environ deux ans, je crois, mes grandsparents revinrent habiter à Feigères, dans la maison que ma grand-mère avait héritée de ses parents. Ils approchaient alors de la soixantaine. C'était, d'une certaine manière, une forme de retraite, mais une retraite comme on l'entendait à la campagne: ils avaient tout de même gardé quatre ou cinq vaches, et ma grand-mère possédait encore une dizaine de chèvres.

La situation n'était pas toujours simple, car la grange et l'écurie étaient partagées avec le voisin. Cette cohabitation forcée

entraîna, au fil du temps, bien des querelles et des rancunes, comme il en naissait parfois dans les villages autour d'un mur, d'un passage, d'une porte ou d'une place dans l'écurie.

La partie habitation, accolée à la grange, avait été construite par mon arrière-grand-père, qui était maçon. Elle était toute simple et ne comptait que deux pièces: une cuisine au rezde-chaussée, avec un escalier qui montait à la chambre située au-dessus.

La maison et le jardin se trouvaient en face du bâtiment du café et de la fruitière, de l'autre côté de la route. L'ensemble était légèrement surélevé, d'environ un mètre cinquante, ce qui lui donnait une position un peu dominante par rapport au chemin.

La maison bénéficiait surtout d'un grand terrain sur l'avant et sur le côté, entièrement consacré au jardin potager. C'était un vrai jardin de campagne, utile avant tout, où l'on cultivait ce qui devait nourrir la famille au fil des saisons.

Sur le côté de la maison se trouvait un appentis, qui servait d'atelier à mon grand-père. Contre le mur étaient placés les clapiers à lapins. Dans le jardin, il y avait aussi les cabinets, ainsi qu'un hangar ouvert à tous les vents: quatre piliers surmontés d'un toit de tôle, qui servait surtout à stocker le bois. Rien n'était luxueux, mais chaque chose avait son usage.

Cette maison faisait donc pleinement partie de l'histoire familiale, non seulement parce qu'on y avait vécu, mais aussi parce qu'elle avait été bâtie par mon arrière-grandpère. Dans ses murs, il restait quelque chose de lui: son travail, sa peine, son savoir-faire de maçon et la trace discrète qu'il avait laissée à Feigères.

Ainsi, mon grand-père Marius reliait plusieurs mondes: la Suisse vaudoise, le Pays de Gex, les fermes de campagne, le travail dur

des usines, la guerre, les passages de frontière, puis le retour à Feigères. Pour l'enfant que j'étais, il était surtout ce grand-père tout proche, à cinquante mètres de la maison, auprès duquel je passais tant de temps. Ce n'est que plus tard que j'ai compris toute l'épaisseur de sa vie.

Mémé Hélène

Ma grand-mère maternelle: Hélène DUMUID née FOL

Vous aurez peut-être remarqué que mes deux grands-mères portaient le même patronyme. Eh oui, elles étaient cousines. Dans les villages, à cette époque, cela n'avait rien d'exceptionnel. Les mariages se faisaient souvent dans un cercle assez rapproché, entre familles que l'on connaissait depuis toujours. Et, comme je l'ai déjà raconté dans le premier épisode, ce ne sont pas les Fol qui manquaient dans les environs.

Mémé Hélène, c'était une crème de grand-mère. Elle est née en 1896 à à St-Jean-de-Gonville et elle est décédée en 1988 à l'hôpital de Gex. Avec elle, on se sentait bien, chez elle on était chez nous. Elle habitait tout près, et sa maison faisait presque partie de notre maison. Elle aidait beaucoup mes

parents, aussi bien pour les travaux domestiques que pour ceux de la ferme. Elle était là dans les moments ordinaires, ceux qui ne font pas de bruit mais qui remplissent les journées: donner un coup de main, préparer quelque chose, surveiller les enfants, aider à la maison, participer aux travaux quand il le fallait. Dans notre petite enfance, avant l'âge de six ans, mon frère ou moi dormions souvent chez mes grands-parents. Dans leur chambre, il y avait une alcôve fermée par un rideau, située au-dessus de l'escalier, avec un petit lit prévu pour nous.

Ma grand-mère Hélène était originaire de Feigères. Elle me racontait qu'avant de se marier, elle travaillait à domicile pour une entreprise de Genève. Son travail consistait à tailler des pierres. Une fois par semaine, elle se rendait à Genève pour apporter les pierres qu'elle avait taillées durant la semaine, puis

elle revenait avec de nouvelles pierres brutes à travailler.

C'était une rude journée, et cela revenait chaque semaine de l'année. Il n'y avait pas de vacances. Elle partait tôt le matin, à pied, depuis Feigères. Elle passait par Greny, Challex, puis descendait jusqu'à La Plaine, où elle prenait le train pour Genève. Au retour, elle faisait le même trajet en sens inverse, avec la fatigue de la journée dans les jambes.

Elle prenait les chemins les plus courts, comme on le faisait alors, mais j'estime tout de même la distance à environ huit kilomètres pour l'aller. Cela représentait donc près de seize kilomètres de marche aller-retour, sans compter les déplacements dans Genève, dont je ne connais pas la

distance exacte. Aujourd'hui, cela paraît énorme. Pour elle, c'était simplement la vie.

Ces gens-là avaient une résistance que l'on peine parfois à imaginer. Ils marchaient beaucoup, portaient, travaillaient, recommençaient le lendemain, sans se plaindre à tout propos. La marche, dit-on, ça conserve. Pour Mémé Hélène, c'était peut-être vrai: je ne l'ai jamais vue malade. Elle est décédée à quatre-vingt-douze ans.

Pendant leur séjour à Vanchy, là où elle a accouché de sa fille unique, elle était femme de ménage dans une famille bourgeoise du coin.

Je garde d'elle le souvenir d'une femme douce, solide, toujours présente sans jamais s'imposer. Une de ces grandsmères d'autrefois qui ne faisaient pas de grands discours, mais dont la tendresse se voyait dans les gestes, dans l'aide donnée, dans la façon d'être là, simplement, au cœur de la maison et de la famille. C'était Ma grand-mère pour toujours dans mon coeur.

Mon père, Camille Auguste ESCOFFIER

Depuis sa plus tendre enfance, tout le monde au village l'appelait « Camile », en faisant sonner le L à la campagnarde, bien loin du « Camille » pointu avec le son « ye » que les instituteurs s'appliquaient à nous faire dire. Mon père, habitué à son prénom depuis tout petit, n'aimait pas du tout qu'on écorche ce vieux prénom autrement que de cette façon-là. Je me souviens d'ailleurs qu'à ma rentrée au collège, je me suis fait reprendre plus d'une fois par les professeurs: quand on me demandait le nom de mon père, je répondais fièrement « Camile ». Pour moi, il ne pouvait pas s'appeler autrement.

Il était né en 1922, ici même, à Feigères. À l'âge de cinq ans, le malheur a frappé la maison: son père est mort. Ce fut un premier drame, suivi aussitôt d'un second, tout aussi terrible pour son cœur de gosse: on l'a placé chez sa tante, là-bas, à l'autre bout de Feigères. Ce n'est pas qu'il y était mal traité, non, mais imaginez un peu ce que cela pouvait être pour un petit bonhomme de perdre son père et, dans la même foulée, de devoir quitter le reste de sa famille: sa mère, ses frères et ses sœurs.

Ils étaient cinq au nid. Dans l'ordre de naissance, il y avait Marcelle, Eugène, mon père Camille, puis les deux petits, Marinette et Jean. Toute sa vie, mon père a gardé au fond de l'âme la blessure secrète d'avoir été celui qu'on choisissait pour quitter le cocon familial. Bien sûr, avec les années et le recul, on comprend la triste logique de la misère paysanne: les deux derniers, Marinette qui avait trois ans et Jean qui n'avait qu'un an, étaient bien trop petits pour être séparés de leur mère; la grande sœur, Marcelle, du haut de ses dix ans,

était déjà une aide précieuse pour tenir la maison; quant à son

frère aîné, Eugène, il affichait sept ans. Souvent, mon père a dû se retourner la tête pour comprendre pourquoi Eugène, de deux ans son aîné, n'avait pas été désigné à sa place. Il n'en a jamais gardé la moindre rancœur à son frère, qui n'y était pour rien, le pauvre, mais la question restait là, lancinante. Il vivait avec cette douloureuse impression d'avoir été rejeté. C'est sans doute pour cela qu'il est resté, toute sa vie durant, un homme d'une sensibilité extrême. Les larmes lui montaient vite aux yeux, et je sais bien que les chagrins de ses cinq ans y étaient pour beaucoup.

Dès qu'il fut en âge de gagner son pain (c'est-à-dire vers douze ou treize ans, sitôt le certificat d'études en poche), il est parti comme petit valet de ferme. Il a trimé d'abord dans une exploitation à Sergy, puis dans une autre à Challex. C'est là, au cul des vaches et le manche de la fourche à la main, qu'il a appris à la dure tous les grands travaux de la terre.

Puis sont venues les années noires. En 1943, comme tous les gars du coin nés entre 1920 et 1922, il a reçu le fameux papier officiel lui ordonnant de se rendre à la gendarmerie pour partir travailler en Allemagne. C'était le S.T.O., le Service du Travail Obligatoire. L'Allemagne nazie manquant cruellement de bras dans ses usines de munitions puisque tous ses hommes étaient au front, elle venait piller notre jeunesse. Comme beaucoup de gars courageux à l'époque, mon père a choisi de faire la sourde oreille. Il ne s'est pas présenté. Il est devenu un réfractaire, prenant les

devants avant que les gendarmes ne viennent le cueillir à la maison.

Il est parti se cacher là-haut, sur le Jura, ou il travaillait comme bûcheron. C'était son beau-frère d'Écorans, Marcel Besson, plus âgé que lui, qui venait bûcheronner avec lui et qui le ravitaillait et lui apportait les nouvelles du pays.

Là-haut, mon père logeait tant bien que mal dans les cabanes des gardes forestiers, à l'abri des regards. Il est resté caché dans la montagne, je crois, jusqu'à la Libération. Cette longue période caché dans les bois lui vaudra d'ailleurs, bien plus tard, d'être pleinement reconnu et accepté parmi les anciens combattants du canton de Collonges.

La guerre finie, il a tout de même été mobilisé sous les drapeaux de septembre 1944 à janvier 1946: d'abord pour monter la garde au Fort l'Écluse, puis en Allemagne, au sein des troupes d'occupation.

C'est seulement à son retour au pays, l'uniforme rangé et la paix revenue, qu'il a croisé le chemin de ma mère. Mais ça, c'est une autre histoire.

C'était un homme bon et sensible, mon père. Ayant en mémoire la rudesse de sa propre enfance, il ne cherchait qu'une chose: que nous soyons les plus heureux possible. Il avait le cœur trop tendre pour nous gronder, même quand nous le méritions amplement. De toute ma jeunesse, je n'ai reçu de lui qu'une seule gifle. Ce jour-là, je l'avais bien cherchée! Je ne sais plus quelle bêtise j'avais faite, mais je me rappelle encore m'être enfui à toutes jambes à travers les vergers. Le pauvre avait dû courir derrière moi au milieu des

arbres avant de réussir à m'attraper pour me corriger d'une gifle, ce fut la seule gifle que je reçus de lui de toute mon enfance.

Il traversait la vie sans chercher querelle et n'avait pas d'ennemis. Sauf un homme du village avec qui, un jour, il s'était battu au bistrot. Mon père, très rancunier sur ce point, lui en a voulu jusqu'à son dernier souffle et ne lui a plus jamais adressé la parole, pas même un salut sur le chemin.

Ma mère, Laure Violette ESCOFFIER, née DUMUID

Son prénom était Laure mais tout le monde l'appelait Violette, il paraît que mon grand-père le voulait ainsi. Elle a vu le jour à Vanchy, commune de Coupy à l'époque, tout à côté de Bellegarde, quand mon grand-père travaillait là-bas à l'usine. En ce temps-là, on ne courait pas à la maternité

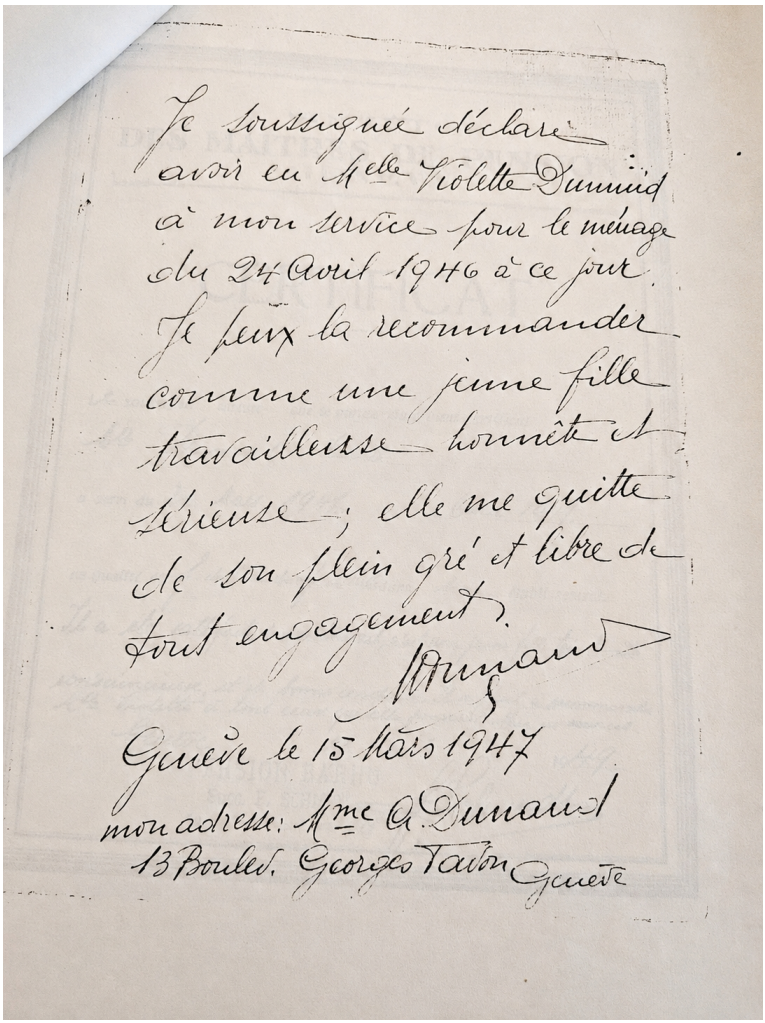
pour le premier cri d'un enfant: la plupart des naissances se faisaient à la maison, dans l'intimité de la chambre, sous l'œil attentif de la sage-femme du coin.

Plus tard, ses parents ont loué une ferme en Haute-Savoie, du côté de Viry, et c'est là qu'elle a passé toute sa jeunesse. De ces années-là, elle gardait le souvenir d'une enfance un peu solitaire. Elle n'avait ni frère ni sœur, et ce grand silence autour d'elle lui a beaucoup manqué. Comme la ferme se trouvait isolée, bien à l'écart des maisons du village, elle ne voyait guère ses camarades de classe une fois l'école finie. Pour ne rien arranger, son père se montrait assez dur avec elle.

À la maison, elle devait obéir au doigt et à l'œil, marcher droit et ne pas attendre de grandes effusions de tendresse. C'était la rude éducation d'autrefois, et l'homme sévère qu'elle me décrivait ne ressemblait en rien au grand-père si doux que j'ai connu par la suite, ici, à Feigères!

Une fois l'école obligatoire terminée, vers quinze ou seize ans, il fallut songer à gagner sa vie. De dix-huit à vingtquatre ans, ma mère travailla comme aide familiale à Viry. Puis une de ses amies, qui s'était placée comme servante à Genève, lui conseilla d'en faire autant.

À l'époque, toutes les familles aisées de la ville avaient du personnel de maison; les places de bonnes ne manquaient pas. Ma mère franchit donc la frontière pour entrer au service de la famille Dunant, au boulevard Georges-Favon. Cette famille exploitait une boucherie.



Je soussignée déclare avoir eu Mlle Violette Dunand à mon service pour le ménage du 24 Août 1946 à ce jour. Je peux la recommander comme une jeune fille travailleuse honnête et sérieuse; elle me quitte de son plein gré et libre de tout engagement.

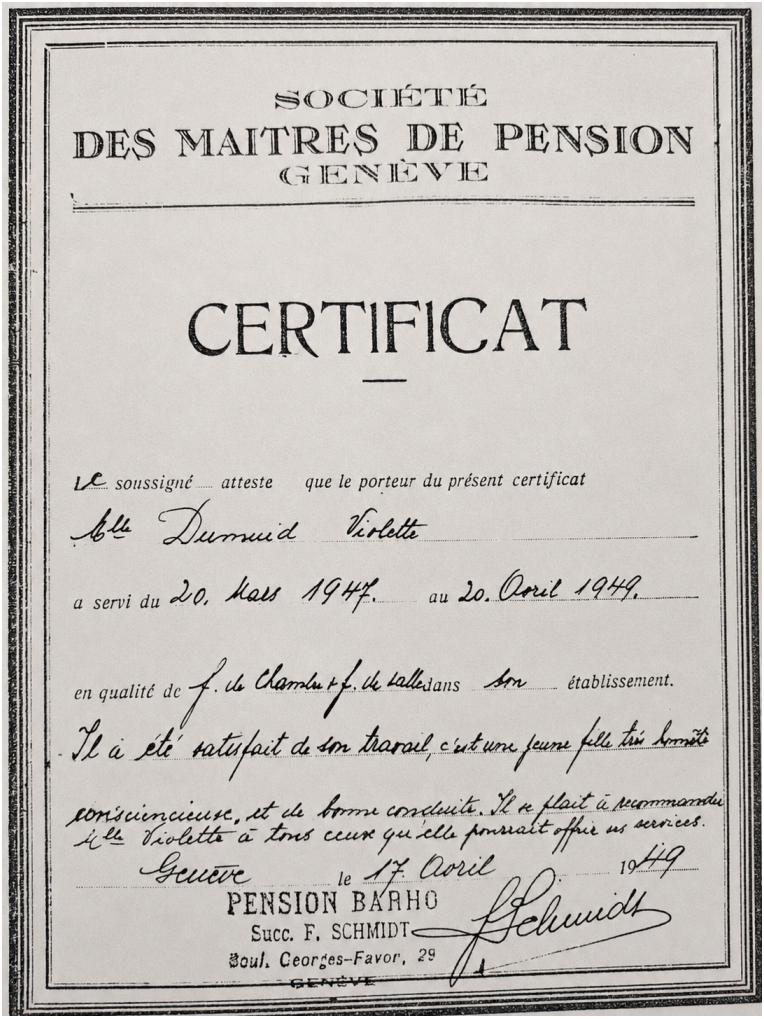
Dunant

Genève le 15 Mars 1947

mon adresse: Mme A. Dunant
13 Boulev. Georges Favon Genève

Par la suite, elle travailla dans deux pensions, à Champel, chez une dame qui, curieusement, s'appelait elle aussi

Dumuid. Elle mena ainsi une vie de citadine jusqu'à ses trente ans, l'âge de son mariage avec mon père.



SOCIÉTÉ
DES MAITRES DE PENSION
GENÈVE

CERTIFICAT

Le soussigné atteste que le porteur du présent certificat

Mlle Dumuid Violette

a servi du 20. Mars 1947. au 20. Avril 1949.

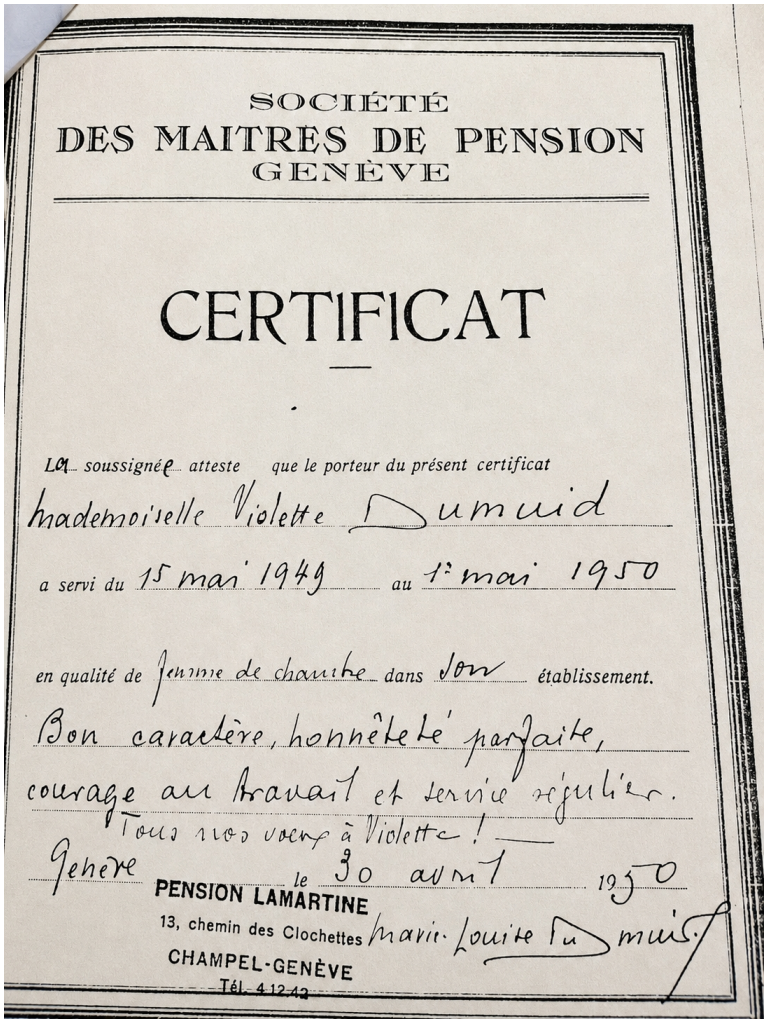
en qualité de f. de Chambre + f. de salle dans son établissement.

Il a été satisfait de son travail, c'est une jeune fille très honnête consciencieuse, et de bonne conduite. Il se plait à recommander Mlle Violette à tous ceux qui elle pourrait offrir ses services.

Genève le 17 Avril 1949

PENSION BARHO
Succ. F. SCHMIDT
Boul. Georges-Favon, 29
GENÈVE

F. Schmidt



SOCIÉTÉ
DES MAITRES DE PENSION
GENÈVE

CERTIFICAT

La soussignée atteste que le porteur du présent certificat

Mademoiselle Violette Dumuid

a servi du 15 mai 1949 au 1er mai 1950

en qualité de femme de chambre dans son établissement.

Bon caractère, honnêteté parfaite, courage au travail et service régulier.

Tous nos vœux à Violette !

Genève le 30 avril 1950

PENSION LAMARTINE
13, chemin des Clochettes
CHAMPEL-GENÈVE
Tél. 4.12.43

Marie-Louise Dumuid

Mais elle n'oubliait pas ses racines: lors de ses jours de congé, il lui arrivait de venir prendre l'air à Feigères pour

rendre visite à ses grands-parents, et c'est au cours d'une de ces visites qu'elle a croisé le regard de mon père.

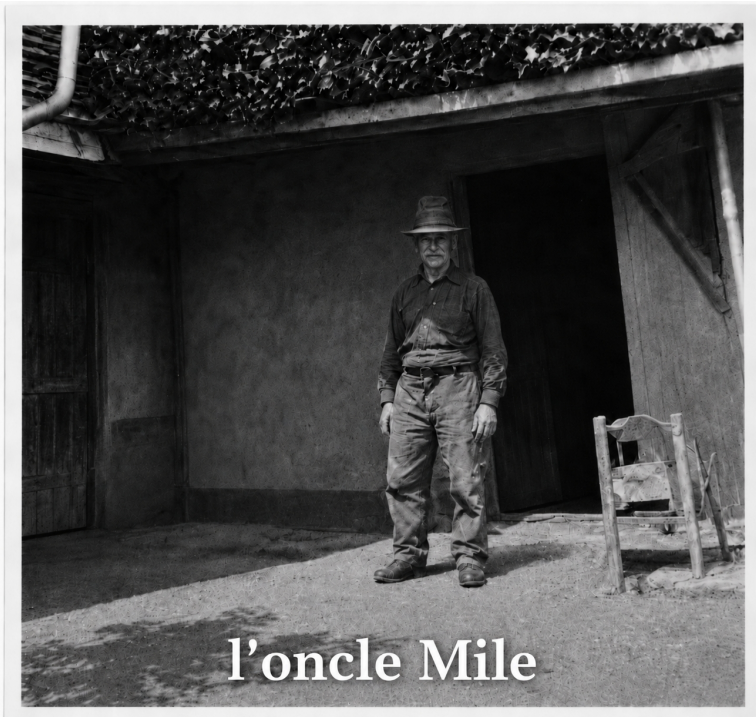
Ces années passées dans les belles demeures de Genève l'avaient profondément changée. Elle y avait appris le grand art de tenir une maison, les secrets de la belle cuisine, la manière de faire le

service et toutes ces manières distinguées qui faisaient qu'elle ne se comportait plus tout à fait comme une paysanne qui n'aurait jamais quitté son clocher. À Genève, elle avait aussi goûté aux plaisirs de la grande ville: la découverte des magasins, les séances de cinéma, les promenades dans les parcs fleuris, les fêtes de Genève, les marchés colorés et les dernières modes…

À la maison, contrairement à mon père, c'était ma mère qu'on craignait. Il faut dire que pour mener de front trois enfants turbulents, elle n'avait d'autre choix que de serrer la vis. Le martinet n'était jamais bien loin, suspendu comme une menace au-dessus de nos bêtises. Parfois, pour essayer de sauver nos fesses, on jouait les malins: on cachait l'objet ou on s'en allait couper ses lanières de cuir avec les ciseaux de la cuisine. Mais on a vite abandonné cette brillante idée! Ma mère avait de la ressource: elle a rapidement remplacé le martinet par une poignée d'orties fraîches. Ça ne lui coûtait rien, juste la peine de se baisser pour les ramasser au bord du chemin, et l'effet sur nos jambes n'en était que plus cuisant!

Dès qu'elle a épousé mon père, elle s'est donnée corps et âme aux travaux de la terre pour l'aider. Et lorsque sont arrivées les années soixante, quand mon père a pris un emploi de l'autre côté de la frontière en Suisse, c'est elle qui

est restée seule maîtresse à bord. Été comme hiver, de l'aube au crépuscule, elle assurait la journée à elle seule toutes les corvées de la ferme: gérer les enfants, soigner les bêtes, s'occuper du feu, des repas, de la lessive, etc. Une rude vie de labeur, une existence de peine dont son pauvre corps fatigué a gardé, jusqu'à la fin, de terribles et douloureuses traces.


l’oncle Mile

Mon grand-oncle Émile ESCOFFIER

Mon grand-oncle Émile Escoffier, que tout le monde appelait simplement l'oncle Mile, était né en 1888 et mort en 1967. C'était le frère de mon grand-père paternel Louis Antoine. Ils avaient également un autre frère, Eugène, mort pour la France le 13 septembre 1918 à Bezonvaux, dans la Meuse, dans ce secteur de Verdun toujours sous le feu de l'ennemi, deux mois à peine avant l'armistice.

L'oncle Mile avait transmis sa ferme en viager à mon père, probablement vers 1954. Il avait alors environ soixante-cinq ans. En échange, il conservait le droit d'habiter la ferme avec nous jusqu'à la fin de ses jours.

C'était un personnage haut en couleur, comme les villages en comptaient autrefois. Un vieux garçon endurci. Je n'ai jamais su s'il n'avait jamais voulu se marier ou si aucune femme n'avait voulu de lui. Toujours est-il qu'il avait passé sa vie seul, entouré de ses bêtes, de ses terres… et de ses habitudes.

Ses journées se déroulaient selon un rythme bien à lui. Entre les repas, il faisait de longues siestes à l'ombre du grand poirier du verger. Le reste du temps, il fréquentait assidûment les bistrots des environs.

Il partait à pied jusqu'à Saint-Jean-de-Gonville, Péron, dans les villages des environs et bien sûr jusqu'au café de Feigères, qui se trouvait à 50 mètres de chez lui. Les kilomètres ne lui faisaient pas peur lorsqu'il s'agissait d'aller retrouver quelques compagnons de verre.

Mais comme il adorait manger, il était presque toujours de retour à la maison pour les repas. Il ne manquait la table familiale que

les jours de cuites carabinées, lorsque le retour devenait plus incertain et que le chemin paraissait sans doute plus long qu'à l'aller.

Il revenait souvent à la ferme dans un état que l'on qualifiait alors pudiquement de « bien arrosé ». Certaines fois, les voisins le retrouvaient allongé dans un fossé au bord de la route où il avait terminé sa promenade pour cuver son vin.

Je me souviens d'une mésaventure qui fit longtemps rire tout le village. À Péron, derrière l'épicerie « Chez la Simone », se trouvait un petit bistrot. À l'extérieur, sur le côté du bâtiment, il y avait une sorte de fosse en pierres d'environ

deux mètres de profondeur dont le fond était envahi d'orties. Un jour, après quelques picholettes de trop, l'oncle Mile sortit pour satisfaire un besoin pressant. Mal lui en prit: il perdit l'équilibre et bascula la tête la première dans la fosse. Il s'en tira avec une belle blessure à la tête et dut être transporté à l'hôpital de Saint-Julien-en-Genevois où il resta une bonne semaine.

On aurait pu croire que cette chute lui servirait de leçon. Il n'en fut rien. Malgré le choc, il n'avait pas oublié le chemin des différents bistrots du canton et reprit rapidement ses tournées habituelles.

Le pire arrivait lorsque la machine à gouttes s'installait pendant une semaine près de la fontaine du village. Les habitants venaient y faire distiller leur marc ou leurs fruits, et l'air embaumait les vapeurs d'alcool. Pour l'oncle Mile, c'était une véritable fête. Il passait ses journées autour de l'alambic, à goûter ici, à trinquer là, et rentrait à la maison dans des états parfois mémorables.

Alors commençait le travail de ma mère. Il fallait souvent le

conduire jusqu'à son lit tant il tenait difficilement sur ses jambes. Elle était furieuse, car elle savait déjà ce qui l'attendait le lendemain: changer les draps, laver le linge et remettre un peu d'ordre derrière ce vieil homme devenu aussi encombrant qu'attachant.

Lui qui avait toujours tant aimé les bons repas, le vin partagé et les plaisirs simples de la table a terminé sa vie avec un cancer de l'œsophage, ne pouvant presque plus rien avaler. Il avait environ soixante-treize ans. C'était une fin

cruelle pour un homme qui avait tant goûté la vie par ces joies-là.

Avec le recul, je garde pourtant un souvenir attendri de l'oncle Mile. Il appartenait à cette génération de paysans d'avant-guerre, des hommes rudes, peu bavards, qui avaient connu les privations, les deuils et les travaux pénibles. Il avait ses défauts, bien sûr, mais il faisait partie du paysage de mon enfance, au même titre que les vaches dans l'étable, le poirier du verger ou la fontaine du village. Aujourd'hui encore, lorsque je repense à Feigères, son souvenir me revient souvent, comme une silhouette familière avançant d'un pas hésitant sur le chemin qui ramenait du bistrot à la ferme.

Cousine Violette

La cousine Violette DUMUID

C'était une cousine germaine de ma mère. Son père était le frère de mon grand-père maternel, celui qui était resté de l'autre côté de la frontière, en Suisse. Ils habitaient là-bas, à Lausanne. Violette était restée célibataire et vivait en ville, dans un petit appartement, avec son père veuf. À l'âge de dix-sept ans, le destin l'avait frappée: elle avait perdu la vue. Elle était aveugle, maintenant on dirait malvoyante. Eh oui, à l'époque, on disait le mot tel qu'il était, sans détours ni fioritures, bien avant qu'on n'invente ces grands mots modernes pour adoucir les réalités de la vie. Et personne n'y voyait de malice.

Assez souvent, la cousine Violette quittait son pavé lausannois pour venir passer une semaine chez nous, à la ferme, à Feigères. Elle aimait tant nos campagnes! Pour

elle, c'était un grand changement, une bouffée d'air pur au milieu des odeurs de foin et du pas des bêtes, loin du bruit de la ville. Le voyage marchait d'ailleurs dans les deux sens: quand ma pauvre mère en avait par-dessus la tête de sa marmaille ou de son homme, elle s'en allait prendre le train pour quelques jours à Lausanne, chez sa cousine. Elle nous revenait toujours ragaillardie, le visage reposé.

Cette cousine Violette, c'était un phénomène. Malgré sa nuit perpétuelle, elle se débrouillait avec une assurance étonnante. La vue lui manquait, certes, mais le Bon Dieu semblait avoir aiguisé tous ses autres sens au-delà de l'imaginable. Rien qu'à l'oreille, installée au coin de la table, elle savait exactement qui entrait dans la cuisine. Elle reconnaissait chacun à sa façon d'ouvrir la porte, au rythme de son pas sur le plancher, à son odeur de tabac ou de grand air. Elle ne se trompait jamais, nous appelant par

nos prénoms avant même qu'on ait ouvert la bouche.

Et puis, elle avait cet accent vaudois, le vrai, le traînant, hérité de son père. Un accent qui aujourd'hui disparaît, comme on n'en fait plus. Un accent qui chantait aux oreilles et nous surprenait toujours, nous les enfants du Pays de Gex.

À Lausanne, elle gagnait son pain dans une fabrique de chaussettes. Elles étaient plusieurs ouvrières aveugles dans l'usine, employées à poser les petites agrafes pour assembler les paires. Pour nous, les petits de la campagne qui ne sortions pas souvent de notre village et pour qui la grande ville restait un mystère, l'écouter parler de sa vie ouvrière et de ses rues de Lausanne, c'était mieux que d'ouvrir un livre

d'images. On s'asseyait autour d'elle, les oreilles grandes ouvertes, et on voyageait dans un autre monde.

Jean-Claude, Simone, Bernard

Mon frère: Jean-Claude Escoffier

En 1954 est né mon frère Jean-Claude, à la maternité de Saint-Julien, comme moi. Deux ans nous séparaient. Entre nous deux, en 1953, mes parents avaient eu un autre fils, né

lui aussi à la maternité, mais il est mort à la naissance. Je n'en sais pas davantage, car mes parents en parlaient rarement et ne donnaient jamais de détails. C'était une peine restée au fond d'eux, comme on gardait autrefois bien des douleurs, sans les étaler.

Jean-Claude est arrivé alors que nous étions déjà installés dans la ferme, contrairement à moi, qui étais né 2 ans avant. Pendant toute notre enfance, nous avons été presque toujours ensemble: pour les jeux, pour les bêtises, pour les petites aventures dans les champs et les bois, mais aussi pour les travaux de la ferme.

Il avait un caractère très différent du mien. Jean-Claude savait ce qu'il voulait, et il n'aimait pas beaucoup être contrarié. À table, par exemple, il voulait toujours être servi le premier. C'était devenu une sorte de règle admise par tout le monde. Ma mère, pour avoir la paix, le servait donc en premier, et l'affaire était réglée. Tout le monde était content, surtout lui.

À l'école, il devait travailler beaucoup plus que moi pour apprendre ses leçons et faire ses devoirs. Il trouvait cela injuste, et je le comprends. Les efforts qu'il devait fournir étaient plus grands, alors que les résultats ne venaient pas toujours aussi facilement. Certains enfants retiennent vite, presque sans y penser; d'autres doivent s'acharner davantage. Jean-Claude faisait partie de ceux qui devaient travailler plus dur pour arriver au même résultat.

En revanche, pour les travaux de la ferme, c'était tout le contraire. Contrairement à moi, il aimait cela. Moi, je les

détestais. On disait de lui qu'il était travailleur, et de moi que j'étais fainéant. C'est ainsi que l'on nous voyait à la maison. En vérité, je ne crois pas que j'étais vraiment fainéant. Je n'aimais simplement pas ce travail-là. Je préférais courir dans les champs et les bois, partir à la découverte, ou bien me cacher dans un coin tranquille pour lire, je lisais tout ce qui me tombait sous les yeux.

Jean-Claude, lui, avait toujours été très habile de ses mains. Il comprenait vite les choses pratiques. Il savait manier les outils, réparer, démonter, remonter. Cette adresse manuelle, il l'a gardée toute sa vie, et il en a fait plus tard son métier en devenant mécanicien de précision.

Quand je suis parti de la maison, Jean-Claude avait douze ans. En réalité, depuis déjà deux ans environ, j'étais souvent absent les week-ends et pendant les vacances. J'allais travailler à l'hôtel Florimont, à Gex pour faire la plonge.

Je préférais encore laver des piles d'assiettes, de plats et de casseroles plutôt que de participer aux travaux de la ferme. Cela en dit long sur le peu d'enthousiasme que m'inspiraient alors les corvées agricoles.

Aujourd'hui, cela peut surprendre, mais à cette époque, travailler à douze ans n'avait rien d'extraordinaire. On aidait, on se débrouillait, on apprenait tôt que la vie ne se gagnait pas toute seule. Et, même si ces années n'ont pas toujours été faciles, je ne les ai jamais regrettées. Elles m'ont appris beaucoup de choses, peut-être même davantage que je ne l'imaginais alors.

Ma sœur: Simone Escoffier

Ma sœur Simone Escoffier est née en 1955. C'était une petite fille gaie et joyeuse, qui essayait de suivre ses deux frères plus âgés. Mais ce n'était pas toujours facile pour elle. Pour les activités que nous considérions alors comme des affaires de garçons (la maraude, les cabanes dans les arbres, les explorations de grottes dans la forêt et toutes nos petites aventures de gamins) elle n'était pas toujours la bienvenue. Elle restait donc plus souvent avec notre mère ou notre grand-mère, à la maison.

Dans le village habitait une famille américaine. Le père, Monsieur Courant, était physicien au CERN. Nous nous étions liés d'amitié avec leurs trois enfants: deux garçons et leur fille, Martha. Nous aimions beaucoup aller jouer dans leur grande maison, l'ancienne ferme Kohler. Pour nous, c'était presque un autre monde. Cette maison avait tout le confort, et surtout de grands greniers aménagés spécialement en salles de jeux, remplis de jouets.

Simone se lia particulièrement d'amitié avec Martha. Elles se voyaient beaucoup, et cette amitié dura toute leur vie, même après le retour de Martha aux États-Unis. Par la suite elles se sont revues, Simone allant aux États-Unis et Martha venant en France. Je pense que c'est de là qu'est venu l'intérêt de Simone pour la langue anglaise, qu'elle pratique couramment encore aujourd'hui.

Simone a toujours été très douée pour les petits travaux d'artisanat et pour la décoration. Elle avait du goût, de la

patience, et savait faire de jolies choses avec ses mains. J'ai aussi le souvenir qu'elle travaillait bien à l'école. Elle obtint son bac

assez facilement, contrairement à moi, qui avais quitté le collège sans même terminer ma quatrième.

Simone avait onze ans lorsque je suis parti définitivement de la maison. Elle était donc encore jeune, mais déjà bien différente de nous, avec son caractère à elle, plus posé, plus appliqué.

La famille d'Écorans

Du côté de mon père, une grande partie de la famille vivait à Écorans, hameau de Collonges-Fort-l'Écluse. Souvent, le dimanche nous allions à Ecorans dès la fin de matinée pour rentrer à la tombée de la nuit. Les cousins, les oncles et les tantes faisaient partie de notre univers familial, même s'ils vivaient un peu plus loin que nous.

Je raconterai plus loin nos visites à Écorans, ces dimanches de famille où les repas se prolongeaient, où les anciens parlaient du temps passé, et où les parties de boules rassemblaient petits et grands dans une joyeuse agitation.

Photo des oncles, des tantes et de leurs cousins:

Tante Marcelle

Il y avait ma tante Marcelle née en 1917, sœur aînée de mon père, avec son mari, Marcel Besson né en 1911, et leurs enfants: René né en 1939, Charles (que nous avons toujours appelé Charly), né en 1940 et Danielle née en 1944.

Un terrible drame frappa la famille en octobre 1962: René mourut dans un accident de voiture, à l'âge de vingt-trois ans. J'avais alors dix ans. Ce décès brutal nous marqua profondément, et le souvenir de ce malheur est resté gravé pour toujours dans nos mémoires.

Ma tante Marcelle et son mari ont vécu toute leur vie à Écorans.

Oncle Eugène

Second dans l'ordre des naissances, mon oncle Eugène est né en 1920. Avec son épouse Denise, ils ont eu trois enfants: Anne-Marie, née en 1948, Louis, né en 1949, et Robert, né en 1951.

L'oncle Eugène avait perdu une jambe dans sa jeunesse, à la suite d'un accident de moto je crois. Il portait une jambe de bois, car à cette époque les prothèses modernes n'était pas encore courantes. Il fallait vivre avec cela, s'adapter, continuer malgré le handicap, comme beaucoup le faisaient alors sans trop se plaindre.

Là encore, le destin a durement frappé la famille. Après avoir perdu leur maman, Denise, en 1971, à l'âge de cinquante-deux ans, la famille connut un autre drame avec la mort de Robert, en 1998, à l'âge de quarante-sept ans, des suites d'un problème cardiaque.

C'était, là aussi, beaucoup trop jeune. Une de ces disparitions qui laissent dans les familles un silence difficile à combler.

Tante Marinette

Ma tante Marinette est née en 1924, deux ans après mon père. En 1941, elle épousa Albert Burnod, né en 1915.

Ils eurent cinq enfants:

- Marie-Thérèse, née en 1942;
- Nicole, née en 1943;
- Marie-Louise, née en 1945;
- Pierre, né en 1949;
- Suzanne, née en 1951.

Eux aussi eurent leur part de malheur. Leur père, Albert, mourut en 1955, alors que les enfants étaient encore tous très jeunes. Comme sa propre mère avant elle, ma tante Marinette se retrouva seule avec cinq enfants à charge. Elle n'avait que trente et un ans.

On mesure mal aujourd'hui ce que cela représentait. À cet âge-là, perdre son mari et devoir élever seule toute une famille, c'était une épreuve immense. Il fallait pourtant

continuer, tenir la maison, nourrir les enfants, affronter les soucis du quotidien et garder assez de force pour avancer.

Oncle Jean

Dernier de la famille, mon oncle Jean est né en 1926. Il avait quatre ans de moins que mon père. En 1953, il épousa ma tante Denise, et ils eurent un fils, Yves, né en 1955.

Mon oncle Jean fut boucher-charcutier toute sa vie. Après son apprentissage, il partit travailler à Lyon, où il ouvrit par la suite une boucherie-charcuterie avec son épouse Denise. Leur fils Yves les rejoignit plus tard dans le commerce familial.

Jean ne se contentait pas de tenir sa boutique. Il faisait aussi les marchés à Lyon et dans les environs, afin d'élargir sa clientèle. C'était un métier exigeant, qui demandait du travail, de l'adresse, le goût du contact et beaucoup d'heures passées debout.

De toute la famille, ce sont sans doute eux que nous voyions le moins à cette époque, à cause de l'éloignement. Lyon n'était pas tout près de Feigères, et les déplacements n'étaient pas aussi simples qu'aujourd'hui.

C'est aussi lui qui avait été l'ancien propriétaire de la Rosalie, cette voiture qui devint ensuite la première voiture de mon père. Dans une famille, certains objets gardent ainsi la mémoire des passages de main en main, et cette vieille voiture en faisait partie.

Conclusion épisode 3

Voilà, je voulais d'abord vous présenter celles et ceux qui ont peuplé mon enfance et qui reviendront souvent au fil de ces souvenirs. Chacun avait sa place, son caractère, ses habitudes, ses qualités et ses défauts, comme dans toutes les familles. Ensemble, ils formaient ce petit monde autour duquel tournait notre vie à Feigères.